Les historiens grecs entre la cité et l'exil

Pascal Payen

▶ **To cite this version:**

Pascal Payen. Les historiens grecs entre la cité et l'exil. Incidenza dell'antico, 2010, 8, p. 11-37. hal-01168107

HAL Id: hal-01168107
https://univ-tlse2.hal.science/hal-01168107

Submitted on 8 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Saggi

Pascal Payen
Université de Toulouse (UT2)
payen@univ-tlse2.fr

LES HISTORIENS GRECS ENTRE LA CITÉ ET L'EXIL

Le poète, le sage, le sophiste, le philosophe sont des figures bien identifiées historiquement, mais nettement distinguées, entre le VII^e^ et le IV^e^ siècle avant J.-C., entre le temps d'Homère et d'Hésiode et l'époque de Platon. On discute beaucoup – et Platon, qui veut exclure les poètes de la cité idéale, n'est pas le seul à le faire –, pour savoir quelle doit être, dans la *polis*, la place de ceux «qui s'occupe[nt] des *figures du savoir*»[1], depuis le poète, maître de la parole de vérité[2] ou l'aède expert, tel Démodokos, à jouer sur plusieurs registres de la mémoire[3]. La situation est encore plus délicate pour ceux auxquels, à la suite de Cicéron[4], nous donnons le nom d''historiens'. En pays grec, en effet, l'historien est une sorte d'intellectuel sans nom. Au temps d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, ce nom n'est surtout pas *histor* et il est très exceptionnellement *historikos*. Lucien, dans le seul traité qui nous soit parvenu de l'Antiquité, en grec, sur l'histoire de l'historiographie, écrit vers 165 après J.-C., lui donne le nom de *syngrapheus*. Le terme

[1] Loraux, Miralles 1998, 7. Leur donner le nom d'intellectuel serait «un anachronisme commode» (*ibidem*). Les Grecs n'avaient pas de mot unique pour dire la situation et la fonction de l'intellectuel.

[2] Detienne 1990, 23-27.

[3] *Od.* VIII 577-586, et les analyses de Hartog 2003, 59-65. S. Jedrkiewicz, 'Alterità e saggezza: un aspetto dell'intellettuale nel mondo greco', *Clio* 25, 1989, 199-200, 203, souligne que le rhapsode fait partie, dans l'*oikos*, des *demiourgoi*, ce qui marque sa différence. Sur l'intellectuel comme *demiourgos*, cfr. O. Longo, 'Per la definizione di una figura d'intellettuale nell'antica Atene', dans *Il comportamento dell'intellettuale nella società antica*, Genova 1980, 9-32.

[4] Cic. *De Or.* II 59.

est habituel depuis Denys d'Halicarnasse, et, dans un passage célèbre, qui n'est peut-être pas dénué d'une pointe d'humour, Lucien fixe les traits de l'historien idéal, passés au filtre thucydidéen:

> Τοιοῦτος οὖν μοι ὁ συγγραφεὺς ἔστω – ἄφοβος, ἀδέκαστος, ἐλεύθερος, παρρησίας καὶ ἀληθείας φίλος […] ξένος ἐν τοῖς βιβλίοις καὶ ἄπολις, αὐτόνομος, ἀβασίλευτος, οὐ τί τῷδε ἢ τῷδε δόξει λογιζόμενος, ἀλλὰ τί πέπρακται λέγων.
>
> Tel est donc, selon moi, l'historien: qu'il soit sans crainte, incorruptible, libre, ami de la franchise et de la vérité […]. Qu'il soit étranger dans ses livres et sans cité, indépendant, sans roi; qu'il ne se préoccupe pas de l'avis de tel ou tel, mais qu'il rapporte ce qui s'est fait[5].

Cet historien est-il une figure composite, construite tout au long de la tradition historiographique, ou bien Lucien isole-t-il quelques traits marquants fondateurs du genre, en particulier la surprenante nécessité d'être un «sans cité»? Les échos de cet impératif remontent au moins à Hérodote.

L'enquêteur d'Halicarnasse[6], met en scène, au début de son œuvre, une rencontre fictive entre le roi de Lydie, Crésus, et le législateur athénien Solon. Ce dernier a mis fin, en 594/593, à une grave crise sociale par ses réformes législatives; il a ensuite choisi de quitter sa cité, pour laisser à ses lois, pendant dix ans, le temps d'acquérir leur efficace et leur autonomie[7]. Crésus l'accueille par ces mots:

> Mon hôte athénien, le récit de ton savoir et de ton errance (σοφίης [...] τῆς σῆς καὶ πλάνης) est arrivé jusqu'à nous; on nous a dit que le goût du savoir (φιλοσοφέων) et la curiosité (θεωρίης) t'ont fait visiter maint pays[8].

La situation de Solon, qui présente bien des analogies avec celle que connut Hérodote[9] dans les années 460-450, ce qui est très certainement la raison d'être principale de cet épisode, au début de l'*Enquête*, est celle d'un exilé volontaire, et c'est cette «errance» qui lui procure «savoir» et renommée. Il a quitté sa cité θεωρίης εἵνεκεν, par goût de «voir» et de «comprendre»[10],

[5] Luc. *Hist. conscr.* 41.
[6] Rappelons que Cicéron (*De Leg.* I 1,5) lui attribue le titre de *pater historiae.*
[7] Hdt. I 29. Cent ans, selon Arist. *Ath. Resp.* 7,2 et Plut. *Sol.* 25,1.
[8] Hdt. I 30,2. Sur ce passage, cfr. Malingrey 1961, 38; Hadot 1995, 35-37.
[9] Montiglio 2005, 134.
[10] Sur *theoria* au V^e^ siècle avant J.-C., cfr. Montiglio 2005, 118-123.

et, dans le même mouvement, l'errance de l'exil le conduit à «visiter maint pays»[11], à accumuler des connaissances, à construire un savoir sur ce qu'Hérodote nomme tout au long de son *Enquête*, les «peuples» (ἔθνη), les «pays» (χώραι), les «lois» ou «coutumes» (νόμοι), en somme sur les «hommes» (ἄνθρωποι) ou les «cités des hommes» (ἄστεα ἀνθρώπων)[12]. Quitter sa cité pour aller vers les hommes. Ou plutôt réunir deux expériences: sur fond du souvenir de la cité, s'attacher à l'expérience de l'humanité, aux «événements qui surviennent du fait des hommes», Grecs et Barbares[13], sans oublier, dans le même temps, de voir et comprendre le monde comme une cité. Dans cette configuration du savoir, l'exil et la position de «sans-cité» apparaissent comme la condition nécessaire à la construction d'une connaissance 'théorique' au sens grec, à la fois empirique, reposant sur la vue, et réflexive[14]. Est-ce cette position d'entre-deux qui interdit de donner un nom à celui qui est pourtant présenté comme détenteur de la *sophia*?

La situation d'Hérodote n'est pas unique. Comme lui, tous les historiens de l'époque classique furent, pour des motifs différents, des exilés, qu'il s'agisse des plus connus: avec lui, Thucydide, Xénophon, ou de ceux dont l'œuvre n'est parvenue que par fragments: Ctésias, Philistos, Théopompe et bien d'autres. La tradition de l'historien en figure de déraciné se prolonge et se diversifie encore à l'époque hellénistique et romaine: Timée, Polybe, Posidonios, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Flavius Josèphe, Arrien sont, à Rome ou par rapport à Rome, comme des exilés de l'intérieur, mais pas plus que leurs prédécesseurs ils ne forment un groupe distinct de penseurs ou une école, comme les poètes ou les philosophes[15]. Qu'il ne s'agisse pas d'un ensemble, bien improbable, de hasards biographiques[16], preuve en est donnée par Lucien qui, nous l'avons rappelé, définit avec insistance l'historien comme étant et devant être «sans-cité (ἄπολις), indépendant, sans-roi»[17]. L'identité de l''historien', telle qu'elle s'est construite et telle qu'elle lui apparaît au regard de six siècles d'historiographie, en fait un in-

[11] J. Redfield, 'Herodotus the Tourist', *CPh* 80, 1985, 97-118.

[12] Hdt. *Prooimion* et I 5.

[13] Hdt. *Prooimion.*

[14] Chez Hérodote le mot *theorie* est employé seulement dans ce passage (I 29-30), à trois reprises. Ce fait signale à la fois son importance, au seuil de l'œuvre, pour l'enquêteur, et sa probable rareté pour son public. C'est avec Platon (*Gorg.* 523e) et surtout Aristote (*Pol.* III 1280b28; *Eth. Nic.* VI 1140a24) que le verbe *theorein* prend une valeur spéculative, et *theorie* le sens de «contemplation, considération»; cfr. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris 1999 [1968-1980], *s.v.* θεωρός.

[15] A. Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris 1983, 26 et 55.

[16] Il y eut certes de très nombreuses *Histoires* de cités particulières – les histoires locales –, comme les *Atthides* pour Athènes, les écrits de Dikéarque et de Sosibios pour Sparte.

[17] Luc. *Hist. conscr.* 41.

dividu des marges, dans les registres politique et intellectuel. Dans le même temps, entre le I^er^ siècle avant J.-C. et le II^e^ siècle après, se multiplient les traités et les analyses sur la question de l'exil, où les historiens ont leur place.

Ces données attestent – ce sera notre hypothèse principale – que l'identité de l'historien de langue grecque se forge dans une attitude distanciée par rapport à la forme d'organisation la plus répandue en Méditerranée depuis les IX^e^-VIII^e^ siècles: la *polis*. Cette position de «sans-cité», semble-t-il revendiquée, ne fait toutefois pas de lui un 'hors-cité' qui, en refusant les institutions et les modes de vie et de pensée poliades, se tiendrait à l'écart de la civilisation, à la manière des philosophes cyniques et de leurs adeptes. L'historien, tout en se tenant à distance de sa propre cité d'origine, ou plutôt *parce qu*'il choisit de ne pas «voir» et «comprendre» (*theorein*) depuis sa *polis*, construit un savoir ouvert et problématique, insaisissable, qui porte sur toutes les «cités des hommes, petites et grandes»[18], un savoir auquel, en conséquence, ni les historiens eux-mêmes ni ceux qui parlent d'eux ne peuvent donner de nom.

Les difficultés à préciser le statut de l'historien doivent, dans un premier temps, être situées en regard de la terminologie des sages ou des 'intellectuels' grecs. Nous verrons ensuite que la prédilection des Grecs à tenter de faire coïncider exil et cité s'inscrit dans une longue tradition culturelle, sans cesse retravaillée par l'historiographie. Cette tradition qui remonte à la figure d'Ulysse permettra, dans un troisième temps, de poser le problème du rapport qu'entretient l'exil avec le savoir 'historique': comme Ulysse, l'historien exilé emprunte une voie qui le conduit vers le passé, à la découverte du passé, comme réalité et comme catégorie, et qui prend la forme d'un retour. Le dernier point de l'exposé sera consacré à un parcours dans la tradition historiographique grecque, destiné à dégager et à rassembler les constantes et les réadaptations – la continuité aussi – d'une identité intellectuelle construite entre exil et cité.

1. L'identité de l'historien grec: le choix de l'écriture

En Grèce ancienne, au commencement est le «poète» (*poietes*). Les premiers, selon une tradition que rapporte Hérodote, furent Homère et Hésiode, qu'il situe quatre cents ans avant son temps[19]. Le poète tient son savoir des Muses et, à ce titre, il est en mesure de tout chanter, comme Hésiode le proclame dans le prologue de la *Théogonie*: «elles m'inspirèrent un chant (αὐδήν)

[18] Hdt. I 5.
[19] Hdt. II 53.

divin, pour que je glorifie ce qui sera et ce qui fut»[20]. Sa mission est d'exalter les valeurs de l'aristocratie: richesse, courage, victoires à la guerre et dans les concours, au point de devenir peut-être, à la fin du VI^e^ siècle, et au temps de Pindare et de Bacchylide, une sorte de poète de cour[21]. Lorsqu'apparaissent les «sages» (*sophoi*), entre le VII^e^ et le VI^e^ siècle, et que s'ouvre une tradition qui conduit jusqu'aux sophistes (*sophistai*), le poète risque de n'être plus qu'un technicien, l'exécutant d'un chant, un professionnel doué d'un savoir pratique, d'une *techne*. Ceux qui prétendent être détenteurs de la *sophia* ou l'enseigner héritent non seulement de l'universel[22], sous la forme de la *sagesse,* mais couvrent aussi tout un ensemble de pratiques qui les rendent détenteurs d'un *savoir* dans un domaine particulier. Les deux registres du savoir et de la sagesse ne s'excluent pas; ils interfèrent, car pour les Grecs, «le vrai savoir est finalement un savoir-faire, et le vrai savoir-faire est un savoir-faire le bien»[23]. La polysémie du terme *sophia* se retrouve dans l'ambivalence qui s'attache aux Sept Sages, experts dans le domaine des arts, de la politique ou des sciences[24], tout comme les sophistes de la fin du V^e^ siècle, dénommés ainsi en raison de «leur intention d'enseigner aux jeunes gens la *sophia*»[25]. Quant au dernier venu, le philosophe, et à son activité, qu'il s'agisse de l'adjectif et du nom *philosophos*, de *philosophia* ou encore du verbe *philosophein*, il n'apparaît qu'au V^e^ siècle, et peut-être pour la première fois dans le passage d'Hérodote cité en introduction, donc dans les années 445-425. «Philosopher» semble désigner alors une recherche, une enquête portant sur la diversité des formes que prennent les réalités observables[26]. La tradition qui rapporterait le premier usage de ces termes à Héraclite, donc aux années peu avant 500, est fort peu assurée[27].

L''historien' n'a pas sa place dans cette liste aux côtés du poète, du sage et du philosophe. Toutefois, les mots *historia* et *histor* semblent présents

[20] Hes. *Theog.* 31-32, 114-115.

[21] Detienne 1990, 26-27 (et 20-25 sur la fonction d'éloge ou de blâme de la poésie).

[22] Loraux, Miralles 1998, 11, ainsi que C. Miralles, J. Pòrtulas, 'L'image du poète en Grèce archaïque', dans Loraux, Miralles 1998, 16-17.

[23] Hadot 1995, 39.

[24] A. Busine, *Les Sept Sages de la Grèce antique. Transmission et utilisation d'un patrimoine légendaire d'Hérodote à Plutarque*, Paris 2002, 37-45.

[25] Hadot 1995, 45, ainsi que Malingrey 1961, 39-41. Pindare nomme *sophistai* les musiciens et les poètes: voir les références données par Malingrey 1961, 34.

[26] C'est un sens très proche que prend le verbe *philosophein* dans l'oraison funèbre prononcée par Périclès, en 431, du moins dans la reconstitution de Thucydide, II 40,1. De même pour Isocrate (IV 47-48), c'est Athènes qui invente et définit la «culture intellectuelle» (φιλοσοφία) confondue avec la culture oratoire, avec l'art de la parole (λόγους), source et marque distinctive de la vie en cité. L'importance du rôle d'Isocrate est analysée, et surévaluée, par H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris 1964[6], en particulier dans le chapitre VII de la première partie et dans toute la deuxième (vol. I. *Le monde grec*, dans l'édition de la collection «Points-Histoire»).

[27] Heraclit. *DK* 22 B 35.

au VI^e^ siècle pour désigner la démarche intellectuelle des présocratiques[28]. Même si ces fragments sont sujets à caution, en ce qu'ils peuvent avoir été écrits *a posteriori*, les termes qui nous intéressent sont rapportés au contexte d'une tentative d'explication rationnelle de l'origine et du développement du monde, de l'homme, de la cité, en tant que lutte entre des réalités 'physiques'. L'objet sur lequel porte leur démarche est la *physis* universelle[29].

La difficulté provient moins, pour notre enquête, des possibles premiers emplois[30] que de la destinée de ces termes dans le champ de l'historiographie grecque. Le substantif *historia* est employé par Hérodote, dès la phrase titre de son œuvre pour décrire le processus et les conditions mêmes de sa «recherche», de son «enquête» – «Hérodote d'Halicarnasse livre ici le résultat de son enquête» (ἱστορίης ἀπόδεξις) –, mais le mot, présent seulement à cinq reprises[31], ne désigne jamais l'histoire en tant que genre ou discipline. Par la suite, Thucydide prend grand soin de ne jamais y recourir, pour se démarquer de son prédécesseur, tout comme Xénophon, ce qui est au moins le signe que, par delà les différences et les polémiques, les 'historiens' prosateurs se reconnaissent entre eux comme formant une 'chaîne', sinon déjà une tradition. Il se peut aussi que le refus du substantif *historia* soit dû plutôt à la valeur que donne Hérodote au verbe *historein*, qui atteste une présence sur le terrain, pour rechercher, choisir, recueillir les témoignages[32]. Aucun terme ne s'impose vraiment entre le VI^e^ et le IV^e^ siècle pour désigner et unifier cette activité. Aristote n'emploie jamais ce verbe. Dans son œuvre conservée, *historia* peut désigner soit le récit d'événements passés[33], soit la recherche, l'enquête elle-même qui conduit à la connaissance du particulier[34], comme c'est le cas dans les nombreuses expressions auxquelles recourt le philosophe pour renvoyer à l'un de ses traités biologiques: Αἱ περὶ τῶν ζώων ἱστορίαι[35], connu sous le titre d'*Histoire des animaux*. Il

[28] Heraclit. *DK* 22 B 129 («Pythagore s'adonna à la recherche [ἱστορίην] plus que tous les hommes) et B 35 («Il faut bien, en effet, que les hommes philosophes [φιλοσόφους ἄνδρας] soient des chercheurs [ἱστορας] dans de nombreux domaines»). Héraclite critique chez Pythagore l'*historia* en tant que savoir du multiple (*polymathie*) et de l'érudition, alors que, pour lui, le vrai savoir (*sophia*) est un. Cfr. Darbo-Peschanski 2007, 167-169.

[29] En ce sens Plat. *Phaed.* 96a.

[30] Darbo-Peschanski 2007.

[31] Hdt. *Prooimion*; II 99, 118, 119; VII 96.

[32] C'est surtout l'enquête égyptienne qui appelle cette désignation: Hdt II 2, 19, 34, 44, 118, avec le commentaire de Fr. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris 2001[3], 27-29.

[33] Arist. *Rhet.* I 1360a24; *Probl.* XVIII 917a8; *Poët.* 1459a20-24.

[34] Par différence avec *episteme*, science du général: cfr. Polyb. III 1,7, pour les historiens. Cfr. les analyses de Darbo-Peschanski 2007, 112-132.

[35] Voir la liste qu'en donne P. Louis, 'Le mot ἹΣΤΟΡΙΑ chez Aristote', *RPh* 29, 1955, 40, 42-44, et surtout Darbo-Peschanski 2007, 132-134 ss. pour l'histoire et l'analyse de cette expression.

faut attendre Polybe pour que le substantif *historia* désigne conjointement le genre historique et les différentes formes d'écriture qui l'incarnent: «histoires monographiques», «histoires générales»[36]. La même pénurie lexicale prévaut pour le nom de l'auteur de l'*historia*. L'historien ne s'est pas d'abord appelé *histor* ou *historikos*. Le premier de ces termes, dans deux passages de l'*Iliade* souvent analysés, a le sens de «garant», d'«arbitre» qui atteste la droiture du jugement rendu, en raison de son autorité, mais non parce qu'il a assisté à l'événement[37]. Aristote, dans la *Poétique*[38], oppose certes l'historien, *historikos*, au poète, *poietes*, et on sait qu'il prend Hérodote pour modèle du premier. Mais ni Hérodote ni aucun historien par la suite ne recourent à cette appellation pour eux-mêmes[39]. Deux autres termes sont utilisés à l'époque classique, *logopoios* et *logographos*. Toutefois la polémique y entre pour une part importante, et ils n'ont pas connu de postérité pour désigner l'historien[40].

Pour les Grecs, être historien ou faire de l'histoire se confondent dans une double activité: voir et écrire. Mettre par écrit ou réunir par écrit (*graphein*, *syngraphein*) ce qui résulte de l'opération de la vue (*opsis*). Lorsqu'Hérodote pose, à la première ou à la troisième personne, la question de la véracité des faits qu'il rapporte, lorsqu'il précise qu'il opère un choix entre plusieurs versions, lorsqu'il veut délimiter le champ de son analyse, toujours il recourt à un verbe de cette famille:

> Ce qu'exige à partir de maintenant mon récit est que je dise qui était ce Cyrus qui renversa l'empire de Crésus et de quelle manière les Perses exercèrent l'hégémonie en Asie. Ce que disent certains des Perses, ceux qui ne veulent pas magnifier les actions de Cyrus, mais raconter le récit qui est, voilà ce que je mettrai par écrit (κατὰ ταῦτα γράψω), en étant capable, au sujet de Cyrus, de donner aussi trois autres versions[41].

[36] Polyb. I 3,9; 4,1; 4,6; 4,10. *Historia* peut encore désigner le titre d'une œuvre: XII 25f (l'*Histoire* d'Ephore), 25h (l'*Histoire* de Timée).

[37] *Il.* XVIII 497-508; XXIII 482-487. Voir Sauge 1992, 103-109; É. Scheid-Tissinier, 'À propos du rôle et de la fonction de l'ἵστωρ', *RPh* 68, 1994, 187-208; Fr. Hartog, 'Le témoin et l'historien', dans Id., *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris 2005, 199-201. Ce n'est qu'à partir de Clément d'Alexandrie qu'*histor* est attesté au sens d'«historien».

[38] Arist. *Poët.* 1451b1-2.

[39] Le terme est employé, rarement, par Dion. Hal. *Or.* I 4,4; *Pomp.* XI 3,11; 3,13; *Ant. Rom.* I 73. Chez Plut. *Them.* 13,5, τὰ πράγματα ἱστορικά renvoie à l'ensemble de la «littérature historique» ou de la «matière historique», qui fait partie de la culture du «philosophe» Phanias de Lesbos.

[40] Hérodote recourt à *logopoios* pour désigner son prédécesseur et rival Hécatée de Milet (II 143; V 36; 125) ainsi qu'Ésope (II 134). Thucydide englobe ses devanciers sous l'appellation de *logographoi* (I 21,1). Le mot sera repris, avec parcimonie, bien plus tard, par Polyb. VII 7,1, et par Dion. Hal. *Ant. Rom.* I 73.

[41] Hdt. I 95,1 (à comparer avec VII 152). Voir aussi II 70; 123; IV 195; VII 214.

Écrire, mettre par écrit se confondent avec le parcours et la pensée critiques. La pratique de l'écriture en prose est la marque distinctive et revendiquée des historiens grecs. Thucydide, pourtant si attentif à se démarquer d'Hérodote, reconnaît, dès la phrase titre – «Thucydide d'Athènes a mis par écrit la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens» – et de nouveau dans la seconde préface du livre V, que ce geste délimite une activité commune. Les formules qui referment le récit de chaque saison de combats, indiquant que l'on est parvenu, par exemple, à «la sixième année de la guerre que Thucydide a mise par écrit (ξυνέγραψεν)»[42], conduisent le lecteur à reconnaître que l'activité propre de celui qui s'est présenté d'abord comme un Athénien consiste à user de l'écriture en prose. Pour le dire avec Nicole Loraux, «l'opération historique est tout entière dans le mot qui dit l'acte d'écrire»[43]. De Thucydide à Flavius Josèphe et Arrien, sans exception, ce sont les verbes γράφειν et συγγράφειν qui relient la chaîne d'une tradition[44]. De même, l'historien est doté, à partir du III^e^ siècle avant J.-C., d'un nom qui est le miroir de son activité: il se nommera «écrivain» ou «écrivant», γραφεύς ou συγγραφεύς. Dans les *Opuscules rhétoriques* de Denys d'Halicarnasse, συγγραφεύς est le terme le plus fréquent (une cinquantaine d'occurrences), y compris pour désigner les prédécesseurs d'Hérodote et de Thucydide[45]. Ou bien encore les participes de *graphein* et de ses composés permettent à l'historien de parler de lui-même ou de ses confrères[46]. Flavius Josèphe désigne «les plus célèbres historiens grecs» par le terme ἱστοριογράφων, comme si les mots de la famille d'*historia* ne parvenaient jamais à acquérir leur autonomie et leur force sémantique. Pour refermer le dossier autour de cet intellectuel qui ne sait qu'écrire ou qui montre qu'un intellectuel est avant tout celui qui sait écrire, en déployant toutes les virtualités d'analyse de ce médium, on soulignera qu'une œuvre historique se dit γραφή[47] ou ξυγγραφή, déjà chez Thucydide, lorsqu'il évoque brièvement l'*Histoire de l'Attique* (Ἀττικὴ ξυγγραφή) de son contemporain Hellanikos[48].

L'enquêteur n'est donc pas un 'historien', pourvu d'une situation, membre d'une corporation ou d'un cercle, avec ses usages et le cortège des bénéfices glanés auprès des puissants. Il est celui qui, au moyen de l'écriture, explore

[42] Thuc. III 116,3.

[43] N. Loraux, 'Thucydide a écrit la guerre du Péloponnèse', *Métis* 1, 1986, 146.

[44] L. Canfora, *Totalità e selezione nella storiografia classica*, Bari 1972, 13-14, 21-28, 108; P. Payen, 'L'historien, la guerre, l'écriture, les vaincus (V^e^ siècle av. J.-C. – II^e^ siècle ap. J.-C.)', *SStor* 41, 2002, 49-50.

[45] Dion. Hal. *Thuc*. VII 5,1-2; 5 etc.

[46] Polyb. I 1,1; 2,1; 8; 4,6; XVI 14,1; 4 etc.; Diod. Sic. I 1,3; 2,7; Arr. *An*. I 3.

[47] Polyb. I 2,8, à côté de *pragmateia*: I 1,4; 3,1 etc.

[48] Thuc. I 97,2. Jusqu'à Ios. *C. Ap*. I 1,1, pour parler de ses *Antiquités juives*.

les activités des hommes, la guerre bien sûr, la plus envahissante de toutes, mais aussi «les grandes et étonnantes actions» que tous accomplissent semblablement, qu'ils soient des Grecs ou des Barbares[49].

Lorsque Lucien dresse le bilan de six siècles d'historiographie de langue grecque en même temps qu'il trace la figure de l'historien idéal, c'est inévitablement le terme συγγραφεύς qu'il reprend et qui ouvre la liste des vertus qu'il attend d'un historien[50]. Celle-ci offre une série de variations sur une double exigence: le souci de l'impartialité[51], le respect de la vérité[52]. Sa posture ne s'écarte qu'en apparence de l'idéal de vie du citoyen: il doit être «étranger dans ses livres et sans-cité» (ξένος ἐν τοῖς βιβλίοις καὶ ἄπολις), toujours à l'écart certes, mais pour mieux être avec; à la fois dedans et dehors. Tout tient au choix d'une écriture qui restitue le tissu des actions de tous les hommes et donc contraint l'historien à se tenir à distance des faits, même et y compris lorsqu'ils sont consignés dans son livre. Le *xenos* n'est pas un étranger résidant. De passage, il a quitté sa cité d'origine; il n'est amené à rester dans aucune de celles qu'il aborde; il est bien un «sans-cité», par choix et par obligation. Choix d'écriture et choix de vie se superposent. La prescription de Lucien n'est pas formulée *in abstracto* ni au hasard; elle s'appuie sur des expériences individuelles et des pratiques d'écriture, recueillies au fil des lectures et de la tradition historiographique. Lui-même est originaire de Samosate, cité de Syrie du Nord, aux frontières de la romanité et de l'hellénisme. Il est très probablement un Barbare, qui parle l'araméen. Formé aux leçons de la *paideia* et à la lecture des classiques, il devient un sophiste, c'est-à-dire un orateur et un conférencier à la mode, amené à se déplacer sans cesse de cité en cité, à travers toute la Méditerranée. Il parcourt ainsi les routes de l'Empire et du savoir, toujours loin de sa cité, exilé volontaire. Il ne s'agit pas de céder aux tentations de l''illusion biographique', mais de souligner que le propos de Lucien fait la synthèse d'une tradition de savoir et d'une pratique intellectuelle qui n'appartient pas en propre aux historiens; ils l'ont néanmoins systématisée pour eux-mêmes.

L'attachement à la cité, au monde des cités, d'une part, la prédilection pour l'exil et l'errance, d'autre part, constituent ainsi une double tentation que les historiens n'ont pas inventée; elle s'inscrit dans une longue tradition culturelle sans cesse retravaillée par l'historiographie.

[49] Hdt. *Prooimion*.

[50] Luc. *Hist. conscr.* 41.

[51] L'historien se doit d'être «sans crainte», «juge impartial», et de n'écouter «la haine ni l'amitié»: *ibidem*.

[52] «Ami de la liberté de parole et de la vérité», il doit seulement «rapporter ce qui a eu lieu»: *ibidem*.

2. La cité et l'exil

Rappelons tout d'abord que l'historien est citoyen de sa cité d'origine: Hécatée de Milet, Hérodote d'Halicarnasse, Thucydide d'Athènes sont des signatures qui valent pour une double identité: celle que marque le nom individuel et celle qui désigne l'appartenance à une communauté d'hommes libres. L'historien, obligé de renoncer à sa cité, en tant que patrie et terre de ses ancêtres, serait-il devenu un apatride, un exilé, membre de la diaspora des prosateurs qui auraient pour vocation d'enquêter sur le passé? L'identité intellectuelle de l'historien se construirait-elle dans le détachement de sa cité et l'éloignement des institutions qui régissent la vie quotidienne des citoyens?

Cela tient, nous le verrons, à des hasards biographiques, à des contraintes imposées de l'extérieur. Mais pas seulement. Les traits de l'historien en exilé, en «sans-cité» se rattachent à quelques-uns des grands modèles culturels élaborés par les Grecs autour du problème des affinités entre identité et errance, entre la cité (*polis*), entité restreinte, et le monde des hommes (*anthropoi*), la «terre habitée» (*oikoumene*).

Cette tradition remonte à la figure d'Ulysse. Lancé sur «les routes de la mer» hostile et détestée[53], Ulysse est à la recherche d'Ithaque, sa «patrie» à *retrouver*. À l'inverse de «tous les autres héros», il souffre, au début de l'*Odyssée*, d'un triple manque: il n'a pas encore connu le «retour» (νόστος)[54]; il n'a donc pu revoir son domaine, son chez-soi (οἶκος); et il est sans nouvelle de Pénélope, sa «femme» (γυναικός)[55]. Dès les premiers vers de l'*Odyssée*, avant même d'être nommé par le poète, il est seulement «celui qui tant erra» et dut se contenter de «voir les cités (ἄστεα) de tant d'hommes»[56], mais jamais sa patrie[57]. Ulysse, sur la voie du «retour», se confond avec le mouvement de la «fuite» (φύγον)[58] qui s'est emparé des héros après le sac de Troie. Car, bien que vainqueurs, ils «avaient fui la mort» et – le poète y insiste – ils «s'étaient retrouvés dans leur maison, ayant fui (πεφευγότες)

[53] Nous nous permettons de reprendre ici la teneur de quelques-unes des remarques proposées, selon une autre perspective, dans la revue *Diasporas. Histoire et sociétés* 1, 2002, 40-42.

[54] *Od.* I 5, 13. Rappelons que les *Nostoi* désignent une épopée perdue du cycle troyen, qui racontait le retour des principaux héros dans leur patrie respective, après le siège de Troie.

[55] *Od.* I 11-13.

[56] *Od.* I 3

[57] Au chant VIII, chez les Phéaciens, le roi Alkinoos demande à Ulysse: «conte-moi […] où tes errances (ἀπεπλάγχθης) t'ont mené, quelles contrées tu vis parmi les hommes, quelles cités (πόλιας) bien habitées» (vv. 573-574). D'une certaine manière, Alkinoos lui demande de faire l'historien; du moins énonce-t-il une partie du programme que formule Hérodote dans son *prooimion* et à la fin de son prologue (I 5).

[58] *Od.* I 11.

la guerre et la mer»[59]. Tout ce qui n'entre pas dans l'univers de la patrie et de l'*oikos* est vécu comme une *fuite* et un *exil*. En grec ancien, ces deux réalités sont désignées par le même mot, φυγή. Le verbe d'action correspondant, φεύγειν, traduit au participe l'état de «ceux qui ont fui» et qui sont donc, pour cette raison, des «exilés». La fuite conduit à l'exil et l'exil se vit comme une fuite, parce que tous les éléments de stabilité – patrie, maison, intimité – se dérobent. Ulysse est hanté par le désir de *retrouver* sa patrie perdue, Ithaque[60], où l'attendent sa maisonnée et Pénélope. Ainsi, au chant IX, lorsqu'il commence le récit de ses aventures, chez les Phéaciens, l'aveu de son nom – «Je suis Ulysse» – est-il suivi de celui de sa patrie – «J'habite dans la claire Ithaque» – et du retour douloureux auquel ils sont associés: «Je te conterai donc le périlleux retour (νόστον) dont Zeus me gratifia quand je revins de la Troade»[61]. Et c'est Pénélope qui, au chant XXIII, met un terme au triple manque du début du poème:

> Ton lit te recevra aussitôt qu'il plaira
> À ton âme, puisque les dieux t'ont redonné
> Ta solide maison (οἶκον) et la terre de ta patrie (πατρίδα γαῖαν)[62].

De même que les cheminements de l'exil sont la matière du chant, de même le terme de la fuite met fin au poème. Autant que la mer et les contrées inconnues, qu'elles soient inhospitalières ou accueillantes, Ithaque, patrie réelle et rêvée, est le lieu autour duquel se construit l'expérience d'Ulysse. Mais cette expérience ne se vit qu'à partir de l'éloignement et d'une errance dont les étapes sont autant de variantes des formes que peut prendre l'exil.

Si Ulysse doit endurer les errances d'un retour fait de douleur et, parfois aussi, de remémoration, pour retrouver sa patrie, Œdipe, lui, depuis la révélation de l'oracle de Delphes, est celui qui tente à tout instant d'*oublier* plusieurs cités. Pour cette raison, la cité reste l'horizon de sa quête et de sa condition. C'est tout d'abord Corinthe, cité de ses parents adoptifs, qu'il veut fuir et effacer de son esprit. Son père Laïos, roi de Thèbes, et sa mère

[59] *Od.* I 12.

[60] Ithaque désigne à la fois l'île tout entière et le principal centre urbain. Les épopées homériques, contemporaines des mouvements de colonisation, connaissent l'organisation en cités, mais évidemment pas sous la forme qu'elles prennent aux V^e^ et IV^e^ siècles. Le mot *polis* est également présent; cfr. *Od.* VIII 574 et dans le même passage, cette autre demande d'Alkinoos: «Dis-nous quels sont ta terre et ton peuple et ta cité (πόλιν), afin que puissent t'y conduire nos vaisseaux intelligents» (VIII 555-556).

[61] *Od*. IX 19, 21, 37-38. Cfr. encore X 471-474 (chez Circé); XII 219, 250-251 (il pose le pied à Ithaque); XXIII 27-28 («Ulysse est revenu», annonce la nourrice Euryclée à Pénélope).

[62] *Od*. XXIII 257-259.

Jocaste le confient dès sa naissance à un berger pour être abandonné, dans le dessein d'échapper aux terribles prédictions de l'oracle. Le berger, si l'on ramène les versions du mythe à l'essentiel, n'obéit pas et le porte au roi et à la reine de Corinthe, Polybe et Mérope. Devenu adulte, Œdipe, ignorant qu'il s'agissait de sa patrie d'adoption, s'exile volontairement lorsqu'il a connaissance lui aussi de l'oracle. Il faut fuir la cité de Corinthe pour éviter le meurtre de Polybe et l'inceste avec Mérope. La seconde cité qu'Œdipe se doit d'oublier est Thèbes, lieu de l'inceste consommé avec Jocaste, après le parricide accompli involontairement sur une route de l'exil, quelque part entre Corinthe et Thèbes. Le destin d'Œdipe est d'être un hors-cité, quoi qu'il fasse. Dans le drame de Sophocle, *Œdipe Roi* (représenté entre 430 et 425 avant notre ère), tous les personnages veulent le «chasser», l'extirper de la cité: Tirésias, en vertu de «la malédiction d'un père ou d'une mère»[63]; Créon, qui lui laisse à choisir entre la mort ou l'exil (φύγειν ἐκ τῆσδε γῆς)[64]; jusqu'au héros lui-même qui réclame d'être expulsé: «Mais pour moi, tant que je vivrai, que jamais cette ville, la ville de mes pères, ne me soit donnée pour séjour»[65].

Dans la dernière des tragédies de Sophocle, *Œdipe à Colone*[66], Œdipe, aveugle, a été banni de Thèbes. Accompagné de sa fille Antigone, il parvient dans le dème de Colone, au nord-ouest d'Athènes, son ultime refuge. Grâce à la médiation du roi Thésée, il reçoit aide et protection, meurt en un lieu retiré, et son corps est recueilli dans l'illustre cité. De Corinthe à Thèbes et Athènes, Œdipe est toujours en quête d'une cité à oublier ou pour oublier.

Alexandre est une autre figure majeure qui prend sens par rapport à l'univers de la cité. Au cours de ses conquêtes (334-323), il est perçu comme celui qui tenta de donner forme à un rêve de civilisation universelle en étendant le modèle de la cité grecque aux dimensions de «la terre habitée», tout en le transformant: tel fut du moins le sens de son action dans l'interprétation qu'en donnèrent des historiens comme Clitarque, contemporain du règne de Ptolémée Sôtèr et auteur, dans les premières décennies du III^e^ siècle, d'une *Histoire d'Alexandre*, qui voit en lui un personnage prédestiné, ou Diodore de Sicile, au premier siècle avant notre ère, dont le récit imposa l'image durable d'un conquérant à la fois errant et maître d'un espace confondu avec l'univers[67]. Plutarque, dans la *Vie d'Alexandre*, fixe lui aussi les traits

[63] *O.R.* 415-418.
[64] *O.R.* 659.
[65] *O.R.* 1449-1450, ainsi que 1518, à l'adresse de Créon: «Veille à me faire mener hors du pays».
[66] La pièce est représentée en 401 (après la mort du poète, en 405), par son petit-fils, Sophocle le Jeune.
[67] Diod. Sic. XVII 1,2; 4.

d'un héros culturel constructeur de cités. Nouvel Achille – son pédagogue lui donne ce nom et, aussitôt franchi l'Hellespont, il se rend sur le tombeau du fils de Pélée pour le couronner[68] –, Alexandre considère son exemplaire de l'*Iliade* comme l'objet le plus précieux qu'il ait emporté[69], et il attribue à Homère qui, «entre tant d'autres talents admirables, possédait aussi celui d'architecte», un rôle important dans le choix du site d'Alexandrie[70]. À défaut d'avoir pu unifier un empire autrement que durant le temps des guerres, Alexandre reste un fondateur de cités, lecteur d'Homère et disciple d'Aristote pour qui, on le sait, «l'homme est par nature un être destiné à vivre en cité (πολιτικὸν ζῷον)»[71].

Patrie à *retrouver* pour Ulysse, cités à *oublier* dans le cas d'Œdipe, univers à *conquérir* et à unifier sur le modèle de la *polis* avec Alexandre, les limites et les valeurs de la cité se définissent dans les épreuves de l'exil et de l'errance. Mais toujours ce qui demeure est une cité sublimée: Ithaque, Athènes ou Alexandrie. Avec l'historien, le problème se pose en des termes un peu différents, sur fond de ces traditions**.** Il est remarquable, en effet, que la plupart des 'historiens' que nous connaissons ont été des déracinés et ont connu l'exil, mais il semble également que se dépouiller de sa cité d'origine ait été peu à peu compris comme condition nécessaire de l'enquête (ἱστορία). Tout exilé ne devient pas historien, mais sans l'errance de l'exil, aucun historien n'est possible.

À ces modèles culturels font encore écho de nombreux traités consacrés à l'exil et composés à partir du I^er^ siècle avant J.-C. Au temps de Sénèque, de Plutarque et de Lucien nombreux étaient les intellectuels qui vivaient loin de leur cité ou qui connaissaient la relégation par fait du prince[72], et cette situation est certainement à l'origine des lettres, traités ou consolations *Sur l'exil*, écrits par eux-mêmes ou par d'autres[73]. Le court traité *Sur l'exil*

[68] Plut. *Al.* 5,7; 15,5-6. Même thème chez Arrien, *An.* I 12,1, qui écrit une génération après Plutarque. Cfr. G. Courtieu, 'La visite d'Alexandre le Grand à Troie', *Gaia* 8, 2004, 123-158.

[69] Plut. *Al.* 26,1: après les sièges de Tyr et de Gaza, en 332, Alexandre désigne l'*Iliade* comme l'objet le plus digne d'être enfermé dans une cassette particulièrement précieuse prise au trésor de Darius.

[70] Plut. *Al.* 26,5.

[71] Arist. *Pol.* I 1253a2-3.

[72] Ainsi de Martial, Quintilien, Juvénal. Sous Claude, Sénèque est exilé en Corse et adresse à sa mère une lettre de consolation pour compenser l'absence de son fils: *Ad Helviam matrem*. Musonius doit s'exiler sur l'île de Gyaros, pour éviter le sort que Néron a réservé à Sénèque et à Lucain. Dion Chrysostome est exilé d'Italie en 82 après J.-C. et se voit interdire sa patrie, la Bithynie, pour avoir critiqué Domitien. Épictète doit s'installer à Nicopolis, en Épire. Au temps d'Hadrien, Favorinus, qui avait vécu à la cour, est contraint de rejoindre l'île de Chios.

[73] À la lettre de Sénèque *Ad Helviam matrem* et à celle de Plutarque dont il est question ci-après, s'ajoutent le *Sur l'exil* de Musonius Rufus, chevalier romain et philosophe stoïcien, contemporain de Plutarque, qui écrit un *Peri phyges*, celui de Favorinus d'Arles, né vers 85 après J.-C., et celui de Télès, un philosophe cynique du III^e^ siècle. Dion Chrysostome aborde la question dans

(Περὶ φυγῆς) de Plutarque, destiné probablement au jeune Ménémachos, exilé définitivement[74] de sa patrie, la cité de Sardes[75], en Asie Mineure, en raison de désaccords avec le pouvoir romain, appartient à la série des traités de philosophie pratique, illustrant une activité de direction de conscience[76]; il s'appuie en cela sur un fonds d'idées qui emprunte à la tradition cynique et stoïcienne, selon lequel il n'existe pas de pays natal par nature et l'univers entier est la patrie du sage; l'exil n'est pas un mal en soi[77]. Toutefois l'originalité de cette lettre vient de ce qu'à plusieurs reprises l'argumentation fait appel à la tradition de l'exil de l'historien, du «secours de l'exil (φυγήν […] συνεργόν)»:

> 'Thucydide d'Athènes a mis par écrit la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens' en Thrace près de Scapté Hylé; Xénophon écrivit ses ouvrages à Scillonte, en Elide[78]; Philistos, en Epire[79]; Timée de Tauromenion, à Athènes; Androtion d'Athènes à Mégare […] Tous et bien d'autres encore, éloignés de leur patrie, ne s'abandonnèrent pas au découragement et au désespoir; ils mirent à profit leur talent, regardant comme une aide de la Fortune l'exil (ἐφόδιον παρὰ τῆς τυχῆς τὴν φυγὴν λαβόντες)[80].

Pour Plutarque qui, sans surprise, prend Thucydide et non Hérodote comme parangon des historiens exilés, l'exil conduit à l'écriture. L'exil et l'écriture deviennent les deux conditions de possibilité d'un savoir de type nouveau qui organise le va-et-vient entre le *hic et nunc* de l'enquêteur et le passé qu'il convoque dans le geste d'écrire.

plusieurs de ses *Discours* (VI, VIII, IX, X). L'historien Dion Cassius rapporte une conversation entre Cicéron, exilé en Macédoine, et le philosophe Philiskos (XXXVIII 18-29). Cicéron lui-même développe la question dans les *Tusculanes*, V 37.

[74] Plut. *De ex.* 604a.

[75] *Ibidem*, 600a, 601b. La cité de Sardes conduit à supposer avec vraisemblance que le destinataire est le même que celui des *Préceptes politiques*, Ménémachos. Si cette déduction est exacte, le traité doit être postérieur de peu à la mort de Domitien (cfr. Plut. *Praec. pol.* 815a). Il date donc de la maturité de Plutarque.

[76] Au même titre que les traités *Sur le contrôle de la colère*, *Sur la tranquillité de l'âme*, la *Consolation à Apollonios*, la *Consolation à sa femme*. Cfr. H.G. Ingenkamp, *Plutarchs Schriften über die Heilung der Seele*, Göttingen 1971, et J. Sirinelli, *Plutarque, un philosophe dans le siècle*, Paris 2000, 113-115, 145-146, 186.

[77] Plut. *De ex.* 600d-e, 601c, 602e.

[78] Cité encore en 603c: «Quelle île réservée aux exilés n'est pas plus vaste que le domaine de Scillonte, où Xénophon, après son expédition, jouit d'une 'heureuse vieillesse'?».

[79] Philistos (~430-355), originaire de Syracuse, tomba en disgrâce (~370?), après avoir été proche du tyran Denys l'Ancien.

[80] Plut. *De ex.* 605c-d (traduction Jean Hani, Paris 1980).

3. L'errance d'Ulysse et la distance de l'écriture

La dualité de l'historien – originaire de sa cité et exilé –, parfois sa duplicité[81] le conduisent à regarder les actions des hommes de plusieurs points de vue et à constater qu'il en existe des versions divergentes[82]. Le récit du passé et le passé en tant que catégorie proviennent de cette mise à distance. Comment ce processus s'est-il formé dans la tradition grecque? C'est encore vers Ulysse qu'il faut se tourner, aidé en cela par les analyses que propose François Hartog[83]. L'Ulysse de l'*Odyssée* vit tout entier dans le «retour». Mais il ne s'agit pas uniquement du retour, spatial et temporel, *vers* Ithaque. Plus d'une fois, la narration le conduit à se rappeler qu'il fait retour *de* Troie et à se ressouvenir de ce temps-là. En ces moments, Ulysse se retrouve face à Ulysse, sans qu'il s'agisse du même. Quel est alors le statut de celui qui lui fait face?

Le retour d'Ulysse, dont le poète indique dès les premiers vers qu'il est une errance[84], à travers les lieux, les êtres et les identités, conduit inévitablement à une interrogation sur celui qui a successivement connu jadis Ithaque, puis le rivage de Troie, maintenant les «routes de la mer», et qui espère un futur de nouveau à Ithaque. Au chant VIII, Ulysse, recueilli par les Phéaciens, est l'hôte du roi Alkinoos qui donne des réjouissances en son honneur. Vient un moment où le héros demande à l'aède Démodokos, que «parmi les mortels, [il] révère entre tous» pour son chant, de lui rapporter «l'histoire du cheval de bois»[85]. Et l'aède de s'exécuter, n'épargnant ni les pillages et massacres, ni les dangers encourus. Ulysse, dont personne ne sait encore qu'il est Ulysse, écoute ainsi, composé par un autre qui n'a pas assisté aux faits, le récit de ses propres aventures, que lui, inévitablement, a vues et vécues. Le dédoublement entre Ulysse et Démodokos ne pourrait-il préfigurer l'écart, dans l'opération historiographique, entre les événements et l'écriture[86]? Pour écrire l'histoire, il faut s'éloigner de sa cité (Ithaque) ou se tenir à distance du lieu de l'événement (Troie). Et à cet instant, Ulysse, dépourvu d'identité, est ce «sans-cité», comme en exil à Schérie. Hartog rappelle qu'Hannah Arendt analyse le récit de Démodokos comme la première scène d'histoire, car ce n'est plus la Muse, ou Apollon[87], qui est le

[81] P. Vidal-Naquet, 'Du bon usage de la trahison', dans Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, traduit du grec par P. Savinel, Paris 1977, 11-23, et l'ensemble de cette étude.

[82] Hdt. I 95; Thuc. I 22,3.

[83] Fr. Hartog, 'Premières figures de l'historien en Grèce: historicité et histoire' [1998], repris et remanié dans Hartog 2003, notamment 53-65.

[84] *Od.* I 1-2: il est «l'homme […] qui tant erra (ὃς μάλα πολλὰ πλάχθη)».

[85] *Od.* VIII 487-488, 492-493.

[86] Cfr. M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris 1975.

[87] *Od.* VIII 488.

garant de la vérité, mais Ulysse, parce qu'il y était. Ulysse qui pleure[88], parce que l'aède chante «de manière trop parfaite» (λίην […] κατὰ κόσμον), en sorte qu'on croirait que c'est «lui-même qui y était» (αὐτὸς παρεών)[89]. Le savoir qu'Ulysse fait gloire à Démodokos de posséder n'appartient plus au registre de la parole épique; le savoir du narrateur se trouve authentifié, certes fictivement, par la présence et la parole de l'acteur. La vue remplace la Muse, durant le bref instant des propos d'Ulysse, qui, sans le savoir, réagit en historien et invente une figure de sage ou d'intellectuel.

La place de celui-ci n'est toutefois pas si aisée à préciser. Elle se situe entre trois figures: Ulysse héros troyen, Ulysse héros errant et Démodokos avec son chant entre épopée et histoire. Contrairement à ce qui se passera pour les historiens exilés, Ulysse errant n'est pas Ulysse historien; c'est l'aède qui fait le récit, car Ulysse ne peut pas être à la fois vivant et mort, celui de Troie et celui qui a disparu, englouti par la mer et par les colères de Poséidon. L'exil apparaît comme une des composantes de la distance nécessaire pour parvenir à dire le passé, à écrire l'altérité du passé. Cette distance est, tout d'abord, celle que le héros est seul à percevoir, entre Ulysse errant et vivant, qui correspond aussi au *présent* de Démodokos, et Ulysse héros troyen disparu, enfoui dans le *passé*. Elle est, ensuite, celle qui s'installe entre le *lieu* présent de l'enquêteur-historien, sa cité, et les autres lieux, tout aussi présents, qu'il prend pour objet de ses recherches: cette distance spatiale est la conséquence nécessaire du principe de l'*autopsie*, qu'affirme Ulysse en s'adressant à Démodokos: pour raconter les choses si bien, tu ne pouvais qu'y être! Mais la distance entre l'auteur du récit (Démodokos) et l'objet du récit (Ulysse), et la distance entre les deux Ulysses (errant-vivant et héros disparu) se trouvent réunies, dans le cas de l'enquête historique, par la figure de l'historien en exilé. L'exil est bien ce qui crée l'écart, d'une part, entre «Thucydide d'Athènes» et «la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens» – c'est l'écriture (*xynegrapse*) qui signale cette distance, la rend possible, la concrétise – et, d'autre part, entre Thucydide historien en exil et Thucydide stratège athénien. Dans le premier cas, distance par rapport à son œuvre, dans le second, distance à soi-même, l'une et l'autre rendues possibles par la conjonction entre exil et écriture; l'une et l'autre

[88] Les larmes que verse Ulysse à l'écoute du chant de l'aède sont interprétées par Hartog 2003, 63, comme la découverte par le héros de son historicité et de l'impossibilité de l'atteindre: «en faisant brutalement, à travers les mots mêmes de Démodocos, l'expérience de la distance la plus grande à soi, il se voit occuper la place qui, bien plus tard, sera celle du mort dans le récit historique. Est-il même mort ou vivant, lui le survivant?».

[89] *Od.* VIII 489, 491, 520-521. Le αὐτὸς παρεών par lequel Ulysse décrit la situation de l'aède (VIII 491) n'est pas sans faire songer au même αὐτὸς παρῆν de Thuc. I 22,2; V 26,5.

nécessaires, semble-t-il, pour que se mette en place un nouveau type d'enquête et de recherche, portant sur les hommes et leurs cités.

L'exil, celui d'Ulysse en cet instant, celui des historiens plus tard, en conduisant à distinguer le passé du présent, correspond à la découverte du temps et de l'historicité des cités. Toutes les cités sont mortelles, dit Hérodote à la fin de son prologue, et c'est pourquoi il est du devoir de l'historien de faire mémoire de toutes également:

> J'avancerai dans la suite de mon récit, parcourant pareillement les petites et grandes cités des hommes. Car de celles qui étaient grandes autrefois, la plupart sont devenues petites; et celles qui étaient grandes de mon temps jadis étaient petites. Sachant que la prospérité humaine ne demeure jamais fixée au même point, je ferai mémoire des unes et des autres pareillement (ἐπιμνήσομαι ἀμφοτέρων ὁμοίως)[90].

L'exil donne au présent de l'historien sa légitimité pour être le point de départ d'une exploration des cités, saisies dans leur historicité, sur l'axe du temps.

Il reste à examiner plus en détail, à distance de tout déterminisme biographique, quelques-unes des trajectoires majeures qui illustrent cette fonction de l'exil et qui sont autant d'étapes dans la construction de la figure de l'historien en Grèce ancienne.

4. L'historiographie et les traditions de l'exil

Jusqu'à quel point la dimension biographique ainsi que les composantes juridiques et politiques de l'exil, qui ne se confond pas, à Athènes, avec la procédure de l'ostracisme, interfèrent-elles avec la démarche intellectuelle de l'historien? En forçant un peu le trait, ne pourrait-on poser l'hypothèse qu'elles tiennent lieu de ce que Pierre Hadot nomme des «exercices spirituels», dans le rapport entre «le choix de vie du philosophe» et «le discours philosophique»[91]? Chez l'un comme chez l'autre l'activité intellectuelle repose sur un mode de vie. Pour l'historien, il se fonde sur l'exil, certes subi à l'origine. Risquons-nous à un parcours en ce sens de la tradition historiographique.

Hérodote n'est pas l'homme d'une seule cité. Il est originaire d'Halicarnasse, cité du sud de la Carie, en contact avec l'empire perse. Peut-être appartient-il à une famille «de gens en vue», ainsi que l'indique la notice que

[90] Hdt. I 5.

[91] Hadot 1995, 1-21 et *passim*; Id., *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris 2002 [1993], 19 ss., 289 ss.

lui consacre la *Souda*. Cela expliquerait qu'il entre en lutte dès sa jeunesse contre le tyran Lygdamis et fait partie de ceux qui doivent s'exiler à Samos, peut-être pendant plusieurs années, tant sa connaissance de l'île et de son histoire est profonde et précise[92]. Il en revint pour participer, avant 454, toujours selon la *Souda*, à l'expulsion de Lygdamis. La tradition le rattache à une troisième cité: Athènes. Il y séjourne, entre 447 et 443, selon la date la plus vraisemblable, peut-être à deux reprises, au moment où Périclès est au faîte de son influence, mais sans être le philopéricléen que construit une tradition moderne sans aucun fondement antique. Enfin, il émigre à Thourioi, colonie fondée en 443, sur le site de l'ancienne Sybaris, en Italie du sud, à l'invitation de Périclès. Il y met au point l'essentiel de son *Enquête* et y meurt très certainement. Aristote, au siècle suivant, cite le début de l'*Enquête* dans une version qui commence par «Hérodote de Thourioi»[93], tandis qu'une autre tradition manuscrite porte la version «Hérodote d'Halicarnasse». Par conséquent, que l'on s'en tienne à son ethnique ou aux marques d'adaptation à des auditoires différents, athénien ou italiote par exemple[94], Hérodote, attaché successivement à Halicarnasse, à Samos, à Athènes, à Thourioi, ne s'est voulu d'aucune cité en particulier.

Ses voyages, sa présence en tant de cités et de contrées, signalée au détour d'une incise, attestent encore une prédilection pour l'errance, qui se confond avec le cheminement de l'enquête et celui du récit qui en rend compte. «Je suis allé et j'ai vu de mes yeux jusqu'à Éléphantine» le cours du Nil; «j'ai vu moi-même les mines» d'or de Thasos ou les inscriptions en lettres phéniciennes à Thèbes[95]. Hérodote a traversé plusieurs satrapies de l'Empire perse, l'Égypte pendant plusieurs mois, au moment de la crue du Nil; il s'est avancé jusqu'à Cyrène, en Phénicie, à Babylone, dans le Pont-Euxin, parcourant les cités de la côte sud, de Byzance à Olbia; il est allé en Thrace, possède une très bonne connaissance de l'Ionie, des îles de la mer Égée; en Grèce balkanique, il est passé dans les cités de Delphes, Thèbes, Corinthe, Sparte (mais il ne dit pas s'être arrêté à Athènes, ce qui ne suffit pas à mettre en doute son séjour, connu par d'autres indices). En dépit d'une connaissance moindre de l'Occident grec, hormis l'Italie du sud et la Sicile, il mentionne au total plus d'une centaine de «peuples» (ἔθνη), décrit leur «pays» (χώρη) et leurs «coutumes» (νόμοι), et avoue qu'il opère un choix, sur tel point, parmi plusieurs «versions» qui ont cours, très exactement

[92] Hdt. I 70; 142; II 148; III 39-60; 122; VIII 130; IX 106.
[93] Arist. *Rhet.* III 1409a27; Plut. *De ex.* 604f.
[94] Auditoire athénien: Hdt. I 98; 192; II 7; auditoire italiote: IV 99.
[95] Hdt. II 29; VI 47; V 59.

parmi «les routes des récits (λόγων ὁδούς)»[96]. Citoyen de plusieurs cités et «étranger» par choix dans presque toutes, voyageur ou «enquêteur» parmi les «hommes» (ἄνθρωποι), qu'ils soient grecs ou barbares[97], Hérodote retient finalement, et pas seulement sous les traits de Solon, la métaphore du chemin et de l'errance pour désigner son propre travail.

L'exil que doit endurer Thucydide[98] ne relève pas d'un choix, mais il tient lieu tout autant d'expérience fondatrice d'une œuvre qui analyse, année après année, «la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens», à laquelle sont mêlées la plupart des cités du monde grec et, en sous main, les Perses[99]. Thucydide n'avait rien pour devenir un exilé. Citoyen athénien de noble naissance, proche de Périclès (une génération les sépare), il «participe», comme tout Athénien en avait l'obligation, aux opérations décidées par l'Assemblée. En 424, lui sont confiées d'importantes responsabilités militaires, et c'est là que tout bascule. Élu comme stratège, il reçoit en charge toutes les opérations dans le nord de l'Égée, dans l'Hellespont et en Thrace. Cette mission n'a rien pour surprendre, car la région, d'où sa famille est originaire, lui est bien connue, et il y possède des intérêts. Mais à l'automne 424, la guerre connaît un tournant très important, et la vie de Thucydide prend un nouveau cours. Le Spartiate Brasidas ose aller à l'encontre de toutes les traditions militaires de sa cité et porte la guerre loin de ses bases, pour déstabiliser les sources de la puissance athénienne. Il s'attaque aux régions du nord, où se trouvait la plus forte concentration de cités membres de l'alliance athénienne, et en particulier à Amphipolis; c'est par là que transitaient les ressources des mines d'or et le bois de construction navale du mont Pangée. Or Thucydide intervient trop tard avec ses trières stationnées à Thasos et échoue à défendre Amphipolis[100] contre Brasidas. Un des signes qui attestent que l'événement

[96] Hdt. I 95.

[97] Hdt. *Prooimion*.

[98] La vie de Thucydide est connue par quatre sources principales: la *Vie de Thucydide* de Marcellinos, une *Vie de Thucydide* anonyme, un fragment de papyrus (*POxy.* XV 1800) et une notice de la *Souda* (*s.v.* Θουκυδίδης). Cfr. L. Piccirilli, *Storie dello storico Tucidide*, Genova 1985.

[99] La mort empêcha Thucydide (~465-~395) de conduire à terme son œuvre; le récit s'achève brutalement en 411. On laissera de côté toutes les discussions pour savoir si Thucydide fut ou non un historien au sens où nous l'entendons et dans quel rapport il s'inscrit lui-même vis-à-vis d'Hérodote. Rappelons seulement qu'il s'applique à ne pas employer une seule fois le terme *historia*, et que c'est au XIX^e^ siècle, lorsque se constitue en Europe la «science de l'Antiquité» (*Altertumswissenschaft*), qu'il devient le premier et le modèle des historiens 'scientifiques'. Ces deux faits, parce qu'ils s'accordent difficilement, ont conduit plus récemment à prêter davantage attention aux singularités de son écriture et de sa démarche dans une perspective de réception: cfr. *Ombres de Thucydide. La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e^ siècle* (Actes des colloques de Bordeaux, 16-17 mars 2007 et 30-31 mai 2008, et de Toulouse, 23-25 octobre 2008), éd. par V. Fromentin, S. Gotteland, P. Payen, Bordeaux 2010.

[100] Thuc. IV 102-106.

fut vécu comme un désastre à Athènes est la condamnation exceptionnelle, à vingt années d'exil, qui frappe Thucydide[101].

Comment affronte-t-il ces faits au moment de l'écriture? Lorsqu'il rapporte l'épisode, assez longuement, au livre IV, il ne se départit pas, en apparence, d'une stricte neutralité: il ne se met en scène qu'à la troisième personne – «Thucydide, fils d'Oloros» –, en tant que «l'autre stratège», avec son collègue Euclès, envoyé «pour la région qui borde la Thrace». Tout juste sait-on, au passage, que ce Thucydide est aussi «l'auteur de l'œuvre»[102], ὃς τάδε ξυνέγραψεν. Ce n'est que plus tard, dans la seconde préface du livre V, que Thucydide, si avare de confidence sur sa vie, ses fonctions, sa manière d'enquêter, passe de la troisième personne – «Thucydide d'Athènes a écrit le récit de ces faits…» – à la première, l'une des très rares fois dans l'œuvre. Faisant appel à sa propre mémoire – «Je me souviens personnellement (ἔγωγε μέμνημαι)» –, il explique pourquoi il est devenu celui «qui a mis par écrit la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens». Cette mémoire est celle d'un exilé, et sans l'exil les événements n'auraient pas été confiés à l'écriture. La guerre, écrit-il non sans peine (l'aveu est bref, et il vaut la peine de le relire),

> je l'ai vécue d'un bout à l'autre, étant d'un âge à me rendre bien compte et m'occupant attentivement d'obtenir des renseignements exacts. Il m'est, en plus, arrivé de me trouver exilé (φεύγειν) pendant vingt ans, après mon commandement d'Amphipolis, et d'assister aux affaires des deux côtés (παρ' ἀμφοτέροις) – surtout du côté péloponnésien, grâce à mon exil (φυγήν) – ce qui m'a donné la tranquillité pour me rendre, d'une certaine façon, mieux compte des choses[103].

Thucydide est en mesure de raconter, parce qu'il est exilé; c'est l'exil qui, du citoyen athénien et du stratège, a fait un homme d'écriture[104]; surtout, c'est l'exil qui crée les conditions de possibilité de l'enquête et de ce double regard, de cette position d'intermédiaire. La seconde préface fait passer le lecteur de «Thucydide d'Athènes»[105] à «J'ai connu vingt ans d'exil». Sans ce drame et cet éloignement, sans ce décentrement du point d'observation qui lui a permis d'être et d'Athènes et de Sparte, ou encore de Corcyre pour

[101] Thucydide n'est donc pas un «sans-cité» volontaire, comme obéissant à une propension naturelle, sens où l'entend Arist. *Pol.* I 1253a2-4.

[102] Thuc. IV 104,4.

[103] Thuc. V 26,5.

[104] A. Zangara, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique*, Paris 2007, 22: «Thucydide […] par sa *syngraphe*, inscrit pour ainsi dire cette condition dans le tissu même de l'écriture historique».

[105] Thuc. V 26,1.

comprendre la logique des guerres civiles[106], ou de Mycalessos pour décrire le paroxysme de violence qui peut toucher les civils dans les conflits[107], il n'est point d'écriture de l'événement. Pour pouvoir être de nulle part ou, mieux, de toutes les cités, il faut que l'exil tienne lieu à l'historien de cité et, peut-être, de refuge intérieur, si l'on veut donner toute sa force au passage de «Thucydide d'Athènes» à «il m'est arrivé...».

Après Hérodote et Thucydide, comment se déploie le fil de la tradition sur l'exil de l'historien? Dans le choix de l'écriture et de l'enquête sur le passé proche ou lointain, de quel poids pèsent les aléas d'une vie qui doit au hasard de rencontrer l'exil? La pratique des historiens grecs anciens de commencer leur œuvre là précisément où un devancier s'est arrêté montre qu'ils avaient conscience de constituer une 'chaîne', une tradition, par delà les ruptures plus ou moins recherchées et les polémiques qui n'étaient pas toujours feutrées. L'athénien Xénophon est celui qui permet d'illustrer le mieux cette tradition. Les *Helléniques*, en effet, histoire politique et militaire des cités grecques de 411 à 362, poursuivent le récit inachevé de Thucydide, sans autre liaison qu'un simple «Et après cela (Μετὰ δὲ ταῦτα)». Xénophon fut-il lui-même un exilé? Comment en vient-il à écrire?

Comme bon nombre de «cavaliers», membres de l'aristocratie, qui s'étaient rangés aux côtés de la tyrannie des Trente, en 404-403, profitant de la défaite d'Athènes, Xénophon s'enrôla en tant que mercenaire, au service du Perse Cyrus le Jeune, qui briguait la royauté contre son frère Artaxerxès. L'événement se situe en 401, lorsque les derniers des Trente et leurs affidés sont éliminés ou inquiétés dans des procès. De l'expédition de ces dix mille mercenaires, de leur errance, jusqu'en 399, à travers l'Asie, après un échec rapide et la mort de Cyrus, de la part que prend Xénophon à leur sauvegarde, ce dernier a laissé un récit circonstancié, rédigé et publié avant 380, à partir de notes prises au jour le jour: l'*Anabase* ou [*Expédition des*] *Dix Mille*[108]. Or c'est en Asie, écrit-il, qu'il apprend que l'Assemblée athénienne l'avait condamné à l'exil (φυγῆς)[109]. Jamais plus il ne rentra dans sa cité. Mais, si l'exil aiguise le regard, ce ne pouvait être le cas pour les événements d'Asie, auxquels Xénophon prend une part croissante, à partir de sa première apparition, au début du livre III, pour ramener à la mer la cité errante que forment les mercenaires grecs. Est-ce pour cette raison que, faisant allusion à l'*Anabase* dans les *Helléniques*, il en attribue la paternité

[106] Thuc. III 81-83.
[107] Thuc. VII 29-30.
[108] Xen. *An.* V 7,9.
[109] Xen. *An.* VII 7,57, ainsi que V 3,7 (ἔφευγεν). Il est vraisemblable que cette condamnation soit en rapport avec les exactions commises par les cavaliers au service des Trente.

à un certain Thémistogène de Syracuse, inconnu par ailleurs[110]? Faut-il en conclure que, pour le lecteur de Thucydide qu'est Xénophon, on ne peut être à la fois un exilé et un acteur, un acteur et un 'historien'[111]? Enfin, est-ce à Xénophon et Thémistogène que songe Lucien lorsque, faisant la synthèse de toutes ces expériences, il écrit que l'historien se doit d'être un «étranger dans ses livres»[112]? Ces hypothèses ne s'excluent pas[113].

Xénophon, proche du roi de Sparte Agésilas, se rend auprès de lui à son retour d'Asie, en 394, et la même année il combat contre Athènes, à Coronée. Les Spartiates le récompensent en lui faisant don d'un grand domaine à Scillonte, en Élide, non loin d'Olympie, qu'il occupe une vingtaine d'années, de 390 environ à 371. Deux tâches le retiennent: l'administration du domaine et l'écriture. Il se consacre en particulier à la rédaction des *Helléniques*[114]. Or pour écrire cette chronique militaire et politique qui consacre l'échec lamentable des guerres que se sont livrées toutes les cités depuis 404, et pour conclure sur l'image d'un monde tout «d'incertitude et de confusion» (ἀκρισία δὲ καὶ ταραχή)[115], où aucun des belligérants n'est en mesure de distinguer les vainqueurs et les vaincus sur un champ de bataille, comme à Mantinée, en 362, il fallait consentir à n'être d'aucune cité. À partir de 371, Xénophon est informé de sa révocation d'exil, mais, bien qu'honoré à Athènes (ses fils combattent dans la cavalerie athénienne, à Mantinée), il demeure, semble-t-il, dans le Péloponnèse et à Corinthe. Pour compléter le portrait d'un homme qui fait peut-être de sa condition d'exilé et de «sans-cité» une raison d'écrire sur ce qu'il advenait à long terme des cités, dans leur course à l'hégémonie, il faut ajouter qu'il fut tenté, en Asie, par la fondation d'une colonie, dans la région du Pont[116].

Ainsi peut-on suggérer que, lorsque Xénophon prend la suite de l'œuvre d'un exilé mort depuis peu et déjà illustre, il s'approprie cette expérience à partir de la sienne propre et l'enrichit peut-être consciemment. Successivement Athénien, mercenaire, exilé, presque fondateur de cité, Spartiate, Corinthien, il persévère dans l'écriture de nombreux essais, dirions-nous maintenant, destinés à proposer des analyses et des solutions pour sortir les cités, toutes et pas la seule Sparte, du bourbier dans lequel elles se sont

[110] Xen. *Hell.* III 1,2.

[111] Comme Thucydide, Xénophon ignore le verbe *historein* et le nom *historia*.

[112] Luc. *Hist. conscr.* 41.

[113] Xénophon, par delà «les masques d'un homme pluriel», n'a par ailleurs cessé de réfléchir à la question du pouvoir et de ses liens avec l'écriture: cfr. V. Azoulay, *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la* charis *au charisme*, Paris 2004, notamment 22-25.

[114] Celle-ci s'étend de 390 à 357 au moins.

[115] Xen. *Hell.* VII 5,27.

[116] Xen. *An.* V 6,15; VI 4,14.

enlisées, selon lui, en cinquante années. Pour avoir chance d'être entendu, il choisit la posture de l'exilé, imposée d'abord, recherchée ensuite.

Ce qui est parvenu des autres historiens importants du IV^e^ et du III^e^ siècle avant J.-C., de leurs œuvres, de leur expérience personnelle, de leur rapport à l'écriture du passé, est souvent fort mince, mais les rattache presque tous à la question de l'exil. Philistos, contemporain de Xénophon (il naît vers 430), est originaire de Syracuse et assiste de près aux guerres que mène sa cité contre Athènes et sous le règne du tyran Denys l'Ancien, dont il est proche et dont il écrit une histoire très appréciée d'Alexandre. La disgrâce et l'exil qu'il connut après 370 contribuèrent-ils à l'entreprise? Les fragments conservés ne permettent pas de le dire. Celui qu'une tradition majoritaire considère comme le plus grand historien du IV^e^ siècle, Théopompe de Chios, fit très jeune l'expérience de l'exil (sa famille semble avoir été hostile au régime démocratique alors en place dans l'île). Proche d'Alexandre, il écrit en cinquante-huit livres une histoire de Philippe de Macédoine. À la mort du conquérant, il s'enfuit en Égypte. Quant à Timée (vers 350-250), originaire de la cité de Tauroménion, sur la côte est de la Sicile, il est contraint de fuir la tyrannie d'Agathoclès à partir de 317, et c'est à Athènes qu'il réunit tous les matériaux destinés à une très vaste histoire de la Sicile et de l'Occident méditerranéen, des origines mythiques jusqu'à 289.

Avec Polybe (~208-~126), historien de la conquête romaine, les choses sont à la fois semblables et plus simples en apparence. L'événement et la période qu'il privilégie[117], ainsi que son aventure personnelle, offrent comme une épure des situations décrites jusqu'ici. Polybe appartient au premier cercle des dirigeants de la confédération achaïenne qui exerce un rôle prépondérant dans le Péloponnèse. Lorsque commence la guerre entre la Macédoine de Persée, fils de Philippe V, et les Romains, en 172/1, les Achaïens poursuivent une politique de neutralité active, qui est la leur depuis que Flamininus a proclamé, en 196, la liberté des Hellènes, à Corinthe. Comme Philopoemen et son père Lycortas, Polybe estime, au vu «de la puissance écrasante dont disposerait le vainqueur», qu'il faut «s'abstenir d'aider en quoi que ce soit aussi bien les Romains que Persée»; il est chargé d'appliquer cette ligne politique et est élu pour cela hipparque, la seconde en importance des magistratures de la confédération[118]. Mais cette attitude, difficile à tenir, dans une situation que Polybe qualifie de «complexe et

[117] Polybe se fixe pour tâche d'expliquer le phénomène majeur de son temps, à l'échelle du monde connu: la conquête romaine, depuis la deuxième guerre punique (220/19) jusqu'à la fin de la troisième guerre de Macédoine (168/7). Ce programme initial est étendu aux années 264-146, pour inclure la première et la troisième guerres puniques. C'est avec Polybe que le mot *historia* commence à avoir le sens que nous lui donnons.

[118] Polyb. XXVIII 6.

épineuse» comme pour se dédouaner[119], mécontente les Romains, après leur victoire[120], et fait le jeu d'un certain Callicratès, disposé à inféoder la politique achaïenne pour se maintenir au pouvoir. Ce dernier établit une liste d'un millier de ses adversaires, les accuse de menées anti-romaines et demande à la puissance de l'heure de les juger. Mille notables de la confédération sont ainsi déportés à Rome. Pendant dix-sept ans, de 167 à 150, Polybe est à la fois un proscrit politique et un exilé[121].

Certes, il n'est pas déporté dans les municipes, comme nombre de ses compagnons, et il fréquente à Rome même les cercles de l'aristocratie dirigeante; en particulier, il se lie d'amitié avec le jeune Scipion Emilien[122]. Mais c'est l'expérience de l'exil qui détermine Polybe à faire du traumatisme que représente la conquête de la Grèce, en quelques décennies, un objet d'écriture. Comprendre «comment et par quel mode de gouvernement presque tout le monde habité, conquis en moins de cinquante-trois ans, est passé sous une seule autorité, celle de Rome»[123], telle est désormais l'obsession de l'hipparque, du politique devenu historien. Et c'est à Rome qu'il réunit les matériaux de son analyse, forge son hypothèse principale – la supériorité de Rome tient à l'organisation de sa constitution[124] – et écrit les livres III à XXX, qui concernent la période 220-168/7, noyau de l'ensemble[125]. Il revient en Grèce, en 146/5, parce que Rome l'a chargé de mettre en place un nouveau statut après l'échec d'une ultime révolte achaïenne, la destruction de Corinthe et la dissolution de la confédération. Il accompagne encore Scipion en Égypte, à Carthage, et assiste à la ruine de la cité, ne cessant finalement de défendre «très vigoureusement une conception odysséenne du genre de vie historien»[126]. Déporté, exilé, transfuge, Polybe se convainc de la nécessité de ne plus résister, parce que, depuis Rome, il peut se construire une «vue d'ensemble» (σύνοψις), embrasser du regard et dans l'écriture la totalité du

[119] Polyb. XXVIII 12-13.

[120] Polyb. XXIX 13-18; 20-21.

[121] Mais il n'est pas un otage, car «il aurait fallu pour cela que l'initiative vienne des Romains eux-mêmes»: sur ce point, voir M. Dubuisson, 'Polybe et Caton', dans *Les prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et culture*, éd. par S. Caucanas, R. Cazals, P. Payen, Toulouse 2003, 163-165.

[122] Polyb. XXXI 23-25.

[123] Polyb. I 1,5.

[124] Cet exposé est l'objet d'une digression, le livre VI dans son entier.

[125] Les *Histoires* comprennent quarante livres: les livres I-II résument les événements de 264 à 220; les livres XXXI-XXXIX vont jusqu'à la destruction de Carthage, en 146; le dernier livre est une table générale. Denys d'Halicarnasse (né vers 60 avant J.-C. et qui arrive à Rome vers 30 avant J.-C.) complète l'œuvre de Polybe, non en la prolongeant, mais en relatant, dans les *Antiquités romaines*, l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'en 264 précisément.

[126] Fr. Hartog, 'Les voyages de Polybe', dans Id., *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris 1996, 175-183 (citation, p. 176).

processus événementiel commandé par l'*Urbs*[127]. Polybe inaugure la série de ces intellectuels grecs du Ier siècle avant J.-C. et du Ier siècle après, presque tous historiens ou préoccupés d'histoire, comme Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile ou Plutarque, pour qui le long séjour ou le voyage de Rome tiennent lieu d'exil intérieur, car désormais la Grèce est dans Rome. Pour eux, Rome est à la fois la cité de l'exil et la cité depuis laquelle s'écrit (doit s'écrire?) l'histoire.

Il en fut de même pour Flavius Josèphe. Lors du soulèvement de la Judée, à partir de 66 après J.-C., il est tout d'abord un des principaux dirigeants de la résistance, commandant des deux Galilées. Puis, au moment du siège de Jotapata, en juillet 67, il se dérobe au suicide collectif, trahit et remet son sort aux mains de Vespasien, ce qui lui permet de «survivre à la guerre avec les Romains et à celle avec ses amis»[128]. En 70, il assiste au siège de Jérusalem et à la destruction du Temple aux côtés de Titus, embarque pour Rome, devient citoyen romain sous le nom de Titus Flavius Josephus, loge dans le palais impérial, est pensionné[129]. Ainsi protégé autant qu'exilé, il met au point et traduit en grec, aidé de secrétaires, *La guerre des Juifs*, d'abord rédigée en araméen. La nouvelle version paraît sous le règne et avec l'approbation de Titus, entre 79 et 81[130]. Il n'est pas certain que l'exil doré et définitif de Josèphe lui ait permis d'être «indépendant et sans roi», comme le recommandera par la suite Lucien, tant il dut se défendre contre plusieurs accusations de partialité. Du moins doit-on constater que, sans Rome, cité d'un exil aux couleurs de la trahison – certains diront de la collaboration –, le récit de *La guerre des Juifs* n'aurait pas été diffusé dans l'une des deux langues de culture de l'Empire et n'aurait pas rejoint la tradition historiographique grecque.

L'exil devient peut-être, définitivement, une forme d'idéal, avec Arrien, dans le contexte précis de l'Empire du IIe siècle. Arrien (né entre 87 et 90, à Nicomédie, capitale de la province de Bithynie) fait d'abord carrière administrative et militaire sous Trajan et Hadrien. Mais il renonce à ces charges et s'installe à Athènes, à partir de 137, pour y écrire l'essentiel de son œuvre. On ne peut donc pas parler d'exil, au sens propre. Pourtant, le second préambule de son *Anabase d'Alexandre*, où il se pose à l'égal de Xénophon et «ne se croit pas indigne» de «faire connaître aux hommes la geste d'Alexandre»[131], montre qu'il a, lui aussi, réfléchi aux rapports entre la cité, l'exil et l'historien:

[127] Polyb. I 4.
[128] Ios. *BI.* III 392.
[129] Ios. *Vita* 412-425.
[130] Ios. *BI.* I 50-51; *Vita* 361, 363.
[131] Arr. *An*. I 12,2-3.

> Qui que je sois pour porter ce jugement sur moi-même, je n'ai aucun besoin d'inscrire mon nom, car il est loin d'être ignoré des hommes, ni de dire quelle est ma patrie, ma famille, ni les magistratures que j'ai pu exercer dans mon pays; il me suffit de dire que mes ouvrages sont et ont été, depuis mon enfance, ma patrie, ma famille et mes magistratures[132].

En ne mentionnant pas sa patrie, il se fait *apolis*; il s'exile dans son œuvre; il devient «étranger dans ses livres». Mais le contexte n'est plus celui que connurent Thucydide ou Polybe. À l'intérieur d'une Méditerranée en passe de devenir, dans la vision des intellectuels, sinon toujours dans la réalité politique et sociale de l'Empire, une seule, immense et indistincte cité[133], l'historien est à la fois partout un exilé et partout dans sa cité. Assurément, la position est plus confortable; par là même peut venir le temps d'une mise en équation de ce principe, dans l'extrait du traité de Lucien cité au début de cette étude.

* * *

L'exil est la pierre angulaire de l'identité intellectuelle de l'historien de langue grecque. Il est indissociable d'une errance concertée qui, à partir de l'expérience de sa propre cité, est étendue, au moins par principe, à toutes les cités et à la cité des hommes. Il suscite une écriture qui explore tous les côtés d'un même conflit et parcourt toutes «les cités des hommes» dans l'ordre du temps. L'exil, enfin, se confond, dans la tradition culturelle des Grecs, avec la découverte et l'approfondissement de l'historicité.

Liste des abréviations

Darbo-Peschanski 2007
C. Darbo-Peschanski, *L'*Historia. *Commencements grecs*, Paris 2007.

Detienne 1990
M. Detienne, *Les maîtres de vérité en Grèce archaïque*, Paris 1990².

Hadot 1995
P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique?*, Paris 1995.

Hartog 2003
Fr. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris 2003.

[132] *Ibidem*, I 12,5.
[133] Arstid. *Or.* XXVI 60-64.

Loraux, Miralles 1998
N. Loraux, C. Miralles, 'Introduction', dans *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris 1998, 7-12.

Malingrey 1961
A.-M. Malingrey, *'Philosophia'. Étude d'un groupe de mots dans la littérature grecque des présocratiques au IV^e siècle après J.-C.*, Paris 1961.

Montiglio 2005
S. Montiglio, *Wandering in Ancient Greek Culture*, Chicago 2005.

Sauge 1992
A. Sauge, *De l'épopée à l'histoire. Fondement de la notion d'historié*, Frankfurt am Main - Bern - New York - Paris 1992.